

MIMA

Omar tourne en rond ce matin. Son lit est défait et il lui en veut d'être ce trophée stupide d'une nuit sans gloire, passée à lutter avec ses spectres de toujours. Son visage est ratatiné comme une vieille peau de chèvre qu'il examine en grimaçant de dépit. Ni les croûtes du front, ni la petite mousse jaunâtre aux commissures de ses lèvres, ni un œil chassieux et injecté de sang, ni la barbichette d'une semaine ne le persuadent de se débarbouiller un peu, sinon de se décrocher généreusement sous la douche, comme lorsqu'il a parfois les jambes fouettées de désirs matinaux inexplicables. Il traîne un peu dans la cuisine que Basma, la bonne à tout faire, (son père l'appelle toujours Mima) avait abandonnée la veille sans y faire rien de bon, pour aller se délasser dans le lit, avant de rentrer chez ses parents pour la nuit.

Le café ? Ah ! Le café, l'eau de rose, la galette, le miel, les œufs à la coque....Son père en raffole quand Basma les lui sert au seuil de la maison, au soleil, en le surplombant de sa gorge glaiseuse et de sa crinière toujours longuement tressée et serpentant d'ici de là, jusqu'à toucher ses fesses abondantes. Mais lui, le café, l'eau de rose, la galette et le miel, ce n'est pas son affaire, ni aujourd'hui ni de tout temps....Le rituel du vieux, étourdimement revenu chaque matin des miasmes érotiques nocturnes, avide comme un renard affamé, semble lui en avoir donné le goût des abstentions définitives. Bah ! Un mégot fétide et amer repêché du fond d'une poche de son jean, le grésillement d'un briquet frotté, une bouffée de fumée brûlante, une ou deux toux transfigurées en trois expectorations à travers la fenêtre...et le tour est joué ! Voilà pour le petit déjeuner ! Voyons pour l'ordre du jour maintenant ! Voici la table où gît un gros classeur qu'il feuillette distraitement depuis qu'il est en vacances prolongées, par la grâce des sit-ineurs de sa fac, un bien triste pavé de milles feuilles qu'il croit lire comme on lirait des planches hiéroglyphiques ! Une journée studieuse et des ronrons intellectuels intérieurs, pourquoi pas ? Ca meublerait les longues heures dans ce « houch »¹ au milieu de nulle part. Mais quelle gageüre ! Si seulement son père le chargeait d'une corvée, ou que son ami Rabeh venait l'enlever, ou...

-Fiston...Bonjour !

La voix du père retentit du fond de la chambre. Rocailleuse, paresseuse, un brin syncopée, car le chamelier bâille et re-bâille, encore adonné corps et cœur à un somme si long, si lourd et si nonchalant.

-Tu as pris ton café ?

Puis, comme de coutume, il n'attend pas la réponse de son fils, ni de personne d'ailleurs, et enchaîne pour lui demander quelque chose !

-Mima sera de retour vers dix-heures...J'ai les bêtes à nourrir et l'étable à décroter...Tu veux aller l'attendre tout près de l'oued ? Elle a deux ou trois paquets à ramener, m'-a-t-elle dit !

Omar se sent comme délivré de sa chambre, du classeur et de cette attente indécidable et désastreuse pour son moral. Il a presque envie d'aller poser un baiser de reconnaissance sur le

¹ Maison de campagne.

gros crâne dégarni de son père, mais, tout doucement, il se remet de son émotion en repensant à cette femme. Une grosse fille à la panse aussi fournie que le postérieur, sans aucun rapport avec son prénom souriant, Basma, qui le regardait parfois de ses gros yeux de vache silencieuse et imprévisible. Comment faire avec cette gêne qui contracte son thorax et envahit son ventre chaque fois qu'il la croisait seule dans la cour, ou dans la grande chambre, ou sortant des toilettes, en le dardant bêtement de ses regard stupides. Il a soudain l'idée de prétexter n'importe quoi pour se dérober, mais son père revient à la charge :

-Hein ! Tu dis quoi, fiston ? Elle est si lourde la pauvre ! Et puis avec ses bagages à trimbaler tout le trajet ! Moi-même j'en serai incapable.

-Oui ! J'irai tout à l'heure !

Maintenant, la parole donnée sans conviction et sans savoir réellement ce qu'elle signifie bourdonne un peu dans sa tête encore appesantie par le sommeil et hébétée par les deux cigarettes grillées à jeun. Il tambourine nerveusement sur le chambranle de la fenêtre donnant sur la hamada et repense encore à Basma. La dernière fois qu'il lui avait parlé longuement, c'était le jour de son départ pour la fac. Elle l'avait aidé à faire sa valise et semblait inquiète. Une drôle de maman sans l'être biologiquement. Elle avait repassé méticuleusement son pantalon et sa chemise et il crut qu'elle y trouvait un certain plaisir qu'il ne comprenait pas. Après que son père lui eut enserré un petit rouleau de billets de banque dans la poche de sa veste, lui bécota prestement les joues et s'en alla servir un client qui attendait, elle se planta devant lui. Il lui tendit quatre doigts, hésitant comme à chaque fois à l'embrasser. Elle remarqua une brindille collée à son cache-nez et, quand elle l'eut enlevée, elle tira un peu deux ou trois fois sur l'écharpe et, lui, il sentit comme une queue de chat distraire lui chatouiller le ventre, puis il se débarrassa d'elle :

-Prenez soin de vous tous les deux ! Je reviendrai vite probablement, si les choses ne s'améliorent pas là-bas. Je ne suis pas sûr que les cours reprendront de sitôt...

Aller à la rencontre de Basma ! Il n'avait pas envisagé la chose comme cette mission impossible qui pèse à présent sur ses genoux et veut les cheviller à sa table de travail. Et si elle se figeait encore devant lui, au milieu de la route désertique ? Que lui dirait-il ? De quoi pourraient-ils papoter ? Du douar anachronique au seuil du 21^e siècle ? Des chamelons pleureurs abattus par son père ? Des ragoûts infects qu'elle s'évertue à mijoter sous les yeux admiratifs et avides de son homme ? Ou de son désespoir d'étudiant étranger au milieu des foules amorphes et surtout moutonnières de sa fac squattée par d'autres étrangers, qui semblent directement sortis du journal télévisé piquant quelques nouvelles en Afghanistan ou en Iraq ? Non il se contentera de la délester de ses ballots et de la devancer sur la route pour ne pas avoir à souffrir ses regards de vache muette et diablement étourdissante !

Avec Lylia, sa copine de classe, il a au moins de vrais moments de détente quand il en a par-dessus la tête des piquets de grève et des salles désertées et résonnant comme des cavernes. Cette petite kairouanaise l'avait initié depuis le début de l'année à l'errance jubilatoire entre les départements de l'établissement et les vastes pelouses vertes où s'égaille une jeunesse insouciant et drôlement bariolée. Comme elle redouble pour la deuxième fois sa première

année, elle fut dès la première semaine assez dégoûtée pour assiéger sa solitude et faire sauter en éclats son silence de provincial catapulté dans une grande métropole. Heureusement qu'il eut dans l'espace tentaculaire de l'université d'interminables prétextes sur lesquels Lyliya dissertait pendant qu'il l'écoutait pieusement. La fac, une bâtisse oblongue et posée sur un terrain triplement nivelé, ne facilite pas l'adaptation des nouveaux; la petite étudiante avait donc du pain sur la planche pour des semaines, surtout que son bleu de camarade se laissait volontiers bizuter en quelque sorte par ses litanies ironiques de guide confirmé.

Petite et délurée, arborant toujours son *hijeb* impeccablement épinglé et ses lunettes noires, elle n'a rien ou presque de son habit de « sœur ». Elle gazouille en se déchaînant avec plaisir, rigole aux éclats et se meut avec une rare souplesse au milieu de ses camarades indifféremment garçons ou filles, mais surtout n'hésite pas à les haranguer sur la révolution, les syndicats et même l'amour et le mariage islamique. A maintes reprises, Omar qui la suit comme son ombre, faute de s'attacher à des amis nouveaux comme lui, s'était senti lui-même comme une fille accrochée aux jupons de sa mère. Une fois même, au milieu d'une pléiade de garçons intimidés, elle fut si loquace et si bruyante qu'Omar se crut rapetisser et ramollir, telle une fillette subjuguée par le bagout viril d'un jeune homme.

Lyliya ! s'exclame Omar in petto, avant d'enfiler ses chaussures et d'enrouler son écharpe autour du cou pour aller à la rencontre de Basma, comme il l'avait promis à son père.

La route file tout droit du douar, à travers la hamada, vers les Brarta où habitent les parents de Basma. Une route rectiligne et sans surprise, juste coupée à mi-chemin par l'oued Jammel. Une de ces routes nombreuses et impraticables de la campagne tunisienne, où seuls quelques charretiers s'aventurent uniquement le jour du marché hebdomadaire. Omar a donc tout le temps d'y promener ses jambes déprimées, comme on roule sa bosse dans quelque contrée sablonneuse, vide et presque lunaire. Et dans sa tête agitée se heurtent toujours la bouche amène et veule de son père, les yeux de vache muette de Basma et le sourire grivois et frémissant de Lyliya. Sa mémoire n'a de cesse d'aller de l'un aux autres, puis de rebrousser chemin dans telle ou telle direction, curieuse et insatiable, inquiète et lancinante, comme si elle voulait éluder à tout prix des préoccupations nettement plus urgentes : son avenir qui s'assombrit de jour en jour, les études compromises par le carnaval des sit-in, les grabuges caméléonesques qui pullulent partout et les manifestations qui n'arrêtent pas de faire vibrer la campagne et les villes à coups de « dégage ! » et de « le peuple veut... »

Voici enfin l'oued Jammel. Omar est surpris d'avoir parcouru trois kilomètres dans une espèce d'état second que seule l'apparition de cette rivière sèche et rocailleuse vient d'interrompre. Il s'abandonne à cette poussée cinétique en descendant vers le fond, puis, renonçant à remonter cent mètres plus loin de l'autre côté pour continuer sa marche, il s'avise d'un chicot en bas d'une petite falaise, laissé par les crues hivernales après avoir emporté le reste de l'arbre surpris par l'évasement et, le couvrant de son gilet, il s'y laisse affaisser avec l'indolence d'un homme soûl.

-Je l'attendrai là ! Se dit-il en soufflant. C'est déjà beaucoup si je lui sers de porteur d'ici à la maison !

Et il rumine de nouveau ses réminiscences avec un goût de thym sur le bout de la langue, tant il se sent affaibli d'avoir fumé depuis le matin sans s'être sustenté. La revue des images arrêtée par l'immixtion de l'oued dans ses rêves se fait encore plus pressante et plus confuse. Et à chaque fois revient de très loin, dans sa cervelle, le reflet d'un chemin qui monte au crépuscule et qu'il voudrait suivre pour aller découvrir l'autre versant de la colline. Où et quand a-t-il vu cet endroit ? D'ailleurs l'a-t-il vu ou imaginé ? Il n'en sait plus rien, et c'est pour cela qu'il ne peut s'en départir au creux de ses divagations solitaires.

-*Smella* s'exclame Basma en descendant dans l'oued, pliant l'échine sous ses balluchons et découvrant Omar avachi et comme somnolent sur son chicot. J'ai eu la peur de ma vie. Tu es là depuis longtemps ?

Omar semble revenir à lui d'une pénible somnolence et, sans lui répondre, il se met à la débarrasser de ses paquets pour les emporter.

-Attends Omar ! Je suis secouée...Laisse-moi reprendre mon souffle ! Rien ne presse.

Puis ayant soufflé a satiété en s'assoyant à sa place, elle défait le haut de sa robe et se laisse griser par la fraîcheur du lieu sans le quitter de ses gros yeux. Il allume une cigarette, moins par envie que pour avoir une contenance devant cette femme qui semble le séquestrer dans le silence de l'oued. Basma se lève et s'éloigne entre les galets et les touffes de thym, avant de crier subitement :

Il y a une flaque d'eau ! La dernière crue n'a pas encore séché. Je me fais un brin de toilette, car je suffoque ! Je ne serai pas longue ! On va repartir tout de suite après, n'est-ce pas ?

Omar la voit s'accroupir derrière un petit talus et entend plusieurs clapotements qui applaudissent dans ses oreilles et tapotent de loin ses épaules et ses hanches. Son cœur reprend brusquement dans sa poitrine serrée cette valse rapide qu'il connaît déjà et qui lui rappelle des attouchements inopinés et des regards ambigus croisés entre lui et la servante de son père, dans la cour, dans une chambre ou même près du dépotoir du douar, quand elle allait le soir y déposer quelques ordures et qu'il revenait, par exemple, de chez son ami Hamed. Quand il se retourne en entendant ses pas se rapprocher, il voit soudainement cette grosse femme rondelette, ruisselante et qui s'approche de lui et qui va peut-être le piétiner et continuer son chemin. Il se rassoit et se prend la tête entre les mains, essayant de desserrer le dôle d'étau qui lui fait mal.

-*Labès azizi*²? Tu es fatigué ? Détends-toi ! Je ne suis pas pressée de rentrer...Une demi-heure de plus ne ferait de mal à personne !

Et comme il ne répond pas et persiste à se passer les mains sur son crâne en regardant inlassablement ses pieds, elle s'approche et se met à lui frictionner les tempes, puis ses mains descendent vers le cou, les épaules, le dos, les fesses les jambes...

Au milieu de leurs ébats, elle l'entend vociférer :

² Ca va mon chéri ?

-Mima ! Mima !

Elle laisse alors échapper un tonnerre de rire quasiment sépulcral et lui dit !

-Mon petit ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? Ton père m'énerve en me rebattant les oreilles avec ça tout le temps ! Je ne suis la mère de personne, moi !